

ARD

R. HAINARD **mammifères**  
**sauvages d'Europe**

Insectivores

Chiroptères

- Carnivores



DELACHAUX & NIESTLÉ

Maurice Blanchet m'a incité à surveiller des crochets de genette. L'un d'eux était au sommet d'un grand rocher vertical au bord du Gardon. Il s'est avéré qu'il est très difficile d'avoir le crocheteur en vue tout en restant à bon vent et pas trop visible. D'autre part, ils semblent moins fréquentés en été qu'en hiver. Maurice en a aperçu une à la crête d'un mur. En octobre 1983, Guy Berthoud a vu une genette sortir des buissons, au coucher du soleil, sur les vives de la petite falaise près du Pont du Gard, descendre jusqu'à l'eau où elle a bu et trempé ses pattes avant de les froter l'une contre l'autre. Après avoir passé une patte derrière son oreille, elle a disparu rapidement dans les rochers. En rentrant d'Espagne, j'avais passé la nuit un peu en amont de ce pont, le 26 mars 1967 et j'avais entendu en face, sur la rive gauche, des cris assez affreux que j'eus volontiers attribués à des genettes. Tout près de là, M. Marcel Duret, garde-chasse départemental à Uzès, a fait l'observation dont voici le compte-rendu:

25 avril 1964, 5 h. 45 (matin): observé une genette, poussant des cris de colère, dans le houppier d'un Pin Noir d'Autriche en bordure de l'allée du Château de St. Privat, à 600 m en amont du Pont du Gard.

7 h. (matin): observé la genette, allongée sur la fourche d'une branche du même pin, elle somnolait (à noter qu'elle se trouvait exactement en surplomb sur le chemin et ne paraissait pas se soucier de nos allées et venues).

12 h. 30: la genette s'était déplacée et s'était installée sur de petites branches à l'extérieur du houppier du pin. De temps à autre elle se déplaçait, de manière à se trouver toujours sous les rayons du soleil (déplacement dans le sens Est-Ouest).

Elle y était encore à 17 h. Entre-temps, M. Duret était allé chercher le Directeur du Musée d'Histoire Naturelle de Nîmes.

Jean-François Terrasse en a trouvé une dans un nichoir à hulottes près de chez lui au Pays basque, où il a un crocheteur sur une digue. Visible de la maison, ce crocheteur a été surveillé toute une nuit de lune par un ami qui n'a rien vu. Mais au matin, il y avait une crotte fraîche.

### LA MANGOUSTE D'ESPAGNE, *Herpestes ichneumon winddingtonii* Gray 1842

Allemand: Manguste. Espagnol: Meloncillo, Melon.

Jusqu'à une époque relativement récente, existait dans presque toute la péninsule Ibérique. En 1877, on la rencontra en Galice. Aujourd'hui, son aire de dispersion est réduite à l'Andalousie, la province de Badajoz où elle est déjà excessivement rare et le Portugal. La mangouste a été introduite en Yougoslavie dans l'île adriatique de Mijet, où elle est assez abondante. Mais le crois, sans avoir trouvé de documents explicites, qu'il s'agit de mangoustes des Indes. Ce n'est qu'en 1842 que Gray fit connaître scientifiquement cet animal. Très semblable à *Mungos ichneumon* d'Afrique. Tête et corps d'une femelle (Cabrerá) 53,8 cm, queue 44 cm. Poil court, dessous du cou et bas-ventre presque nus. Tiqueté de gris foncé et gris clair, tête et ligne du dos plus foncé, museau, pieds, bout de la queue noirs. Poils du dos noirs, marqués de 3 anneaux blancs, brunnâtres au bout.

Le meloncillo, dans les régions où il existe encore, est probablement plus abondant qu'on ne le croit d'ordinaire. Si on le voit peu, c'est que ses habitudes sont entièrement nocturnes. Il vit dans les montagnes couvertes de fourrés, parmi les cistes et dans les plaines couvertes d'alpha et de bruyère, donne la chasse aux lapereaux et autres petits mammifères, aux reptiles, spécialement aux couleuvres (Cabrerá).

Au coto Doñana, où j'ai vu deux fois sa trace, les gardes semblent ne jamais la voir. L'administrateur, M. Rafael Bernal, a vu au clair de lune un long serpent qui, à son approche, se morcela en mangoustes qui disparaurent.

On la chasse pour les poils de sa queue dont on fait des pinceaux très recherchés par les peintres.

### FAMILLE DES FÉLIDÉS

#### LE CHAT SAUVAGE, *Felis sylvestris* Schreber 1777 pl. 30 à p. 257

Allemand: die Wildkatze. Anglais: wild cat. Italien: Gatto.

Europe centrale et méridionale, de la Grande-Bretagne à l'Asie mineure. Longueur totale 100 à 105 cm (Fatio), 110 à 115 cm (B. et W.) dont 34 à 38 cm pour la queue. Hauteur aux épaules 35 à 40 cm. Poids 6 à 9 kg (jusqu'à 14 pour le mâle adulte). Les femelles, toujours plus petites, ne dépassent guère la moitié de ce poids.

Ces données de la littérature ont été sévèrement critiquées par B. Condé et P. Schauenberg (Revue suisse de zoologie T. 78, fasc. 2, 1971). Ils les attribuent soit à des confusions entre livres et kg, des erreurs de détermination du sexe ou de simples exagérations. L'examen de 177 chats de provenance française montre une fréquence maximale de poids de 5 kg pour les mâles, 3,5 kg pour les femelles, maximum 7,700 et 4,950 avec variation journalière pour les mâles de 100 à 400 gr et variation saisonnière de 1,100 à 2,500.

Les chats de nos régions paraissent plutôt petits, mais j'ai vu des exemplaires empaillés vraiment énormes, provenant de Roumanie et un matou de Slovaquie pesait 18 kg (Lindenmann 1955). Pelage long, doux, bien fourni et pourvu d'une bourre bien plus épaisse que chez le chat domestique, moins long en été qu'en hiver. D'un gris fauve, plus roussâtre chez la femelle, marqué de raies noires peu visibles chez les chats que j'ai vus (Slovénie, Serbie, Bourgogne, Lorraine), plus marquées chez ceux d'Ecosse. Faces inférieurement marqués en travers, une tache blanche à la gorge, membres irrégulièrement marqués en travers, plante des pieds noire. Queue environ de la moitié de la longueur du corps (plus courte que chez le chat domestique) épaisse, très velue, d'un diamètre presque égal tout du long, avec sept ou huit anneaux noirs, le dernier très large et foncé enveloppant le bout de la queue, pas de raie noire dessus. Toutefois, les jeunes ont la queue mince et pointue! Nez rose. Forte moustache blanche.

Les chats méditerranéens (Sardaigne, Corse, Majorque, Crète) sont rattachés à *F. lybica* Forster 1780, le chat ganté, espèce africaine qui est la souche de notre chat domestique, apprivoisé en Egypte dès 2000 ans av. J.-C. Des opinions récentes réunissent les deux espèces et les chats méditerranéens sont *F. s. lybica*. Ce chat n'est pas rare en Corse où il est appelé gatto-volpe. Maurice Blanchet en a rapporté par deux fois des hybrides qui sont d'un pelage gris beige uniforme, des rayures aux pattes, une raie foncée sur le dos qui se prolonge sur la queue, annulée et mince. Ces hybrides seraient conformes au type sauvage.

Le chat sauvage n'est pas la souche du chat domestique qui descend du chat ganté d'Afrique, introduit d'Egypte par les Romains, mais encore fort rare au Moyen-Age. Plus grand et plus fort, il ne doit pas être confondu avec les chats domestiques redevenus sauvages ou «chats haretis». Se croise-t-il avec eux? On parle de ces hybrides, signalent des hybrides intermédiaires mais la grande unité formée des caractères ostéologiques des félins rend les déterminations spécifiques difficiles. D'autre part, si, chez les individus de première génération, le type sauvage domine (Pitt), constatation qui ne vaut pas forcément, d'ailleurs, pour toutes les sous-espèces, et si les mâles sauvages sont en surnombre, il devrait naître dans les fermes des chats de type sauvage. Or, on en voit peu! Beaucoup d'auteurs disent que la vie sauvage amène chez les chats haretis un plus grand développement. Ne voit-on pas, au contraire, les animaux des zoos (ours, sangliers) nourris à discrétion, atteindre une taille et un poids bien supérieurs à ceux de leurs congénères sauvages du même âge? D'autre part, la castration modifie le crâne, chez le mouton, en un sens qui le rapproche du chat sauvage (Szunyoghi, 1952).

Il habite les grandes forêts, préférant les hautes futaies, mais avec clairières enssoleillées, les contrées montagneuses, rocheuses et aussi les bords des cours d'eau et des étangs. Selon Fatio, il ne s'élève guère au-dessus de 1600 à 1700 m.

Commun autrefois dans toute l'Europe, commun en France il y a environ un siècle, commun dans les forêts suisses au temps de Gesner (XVI<sup>e</sup> siècle), plus rare déjà du vivant de Wagner à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, il était considéré au début du XIX<sup>e</sup> siècle comme une bête rare et confinée. En 1869, Fatio le donne comme habitant les forêts du centre du pays, cantons de Berne, Lucerne, Untervald, Uri, Schwyz, Glaris et jusqu'aux environs de Zurich, Thurgovie, Valais. Aux Grisons, il n'avait pas été aperçu depuis bien des années. A ce moment déjà, c'est au Jura qu'il était demeuré le plus commun, et c'est là seulement qu'il se maintient en ce siècle. La station la plus connue en Suisse se trouvait dans les gorges

J'ai reçu une lettre fort intéressante et détaillée de madame Ort-Ansprach à Trintange, prov. de Luxembourg, Belgique, m'annonçant la trouvaille en mai 1959 de deux nichées dont la mère semble sauvage et contenant chacune 4 petits, les uns tigrés, les autres tachetés. Une nichée était stable dans la grange d'une ferme à la lisière des bois et la mère y égorgea en une nuit 22 poules et 2 coqs, elle avait aussi tué dix poules à la ferme voisine (comportement qui semble rare chez le chat sauvage). Il y a toujours eu des chats sauvages dans cette propriété comportant 500 ha de bois; on en a tué un de 9 kg.

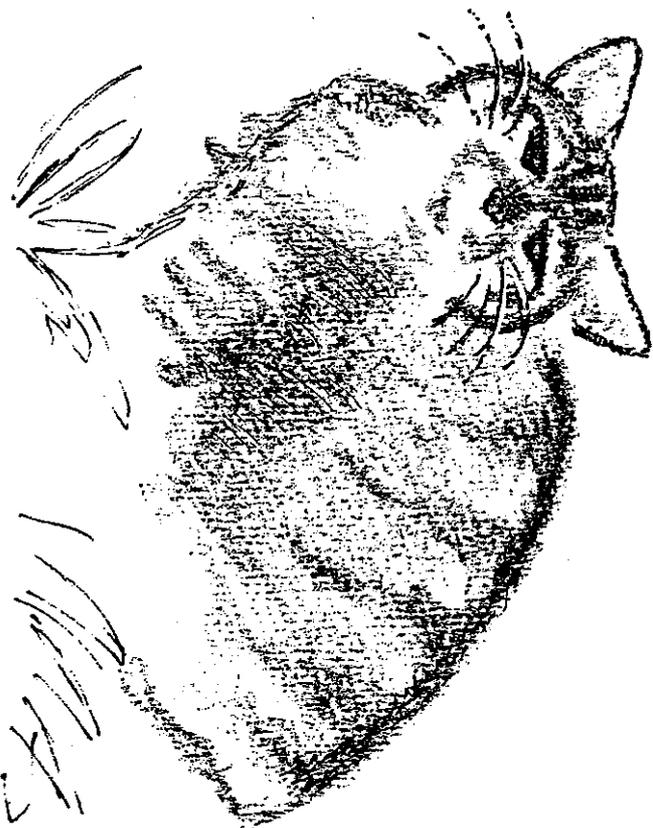


Fig. 76. Une indéchiffrable expression de férocité et de défi... Chat sauvage. St-Peter, Koccevia, 9 octobre 1953.

de l'Areuse. Mon père, élevé à Fleurier, me racontait l'histoire d'un chasseur traversant l'Areuse sur un tronc et qui, saisi à la nuque par un chat, n'eut d'autre moyen de s'en débarrasser que de sauter dans la rivière. Un chat sauvage pris au Sépey en 1900 est considéré comme le dernier des Alpes vaudoises. Cependant le Dr Henri Revilliod vit encore vers 1908 la peau d'un sujet tué derrière les Tours d'Ar. Un exemplaire déposé au Musée de Fribourg provient du Jura Bernois (1920). Un autre aurait été tué pendant la dernière guerre à Aesch (Bâle). Au canton de Neuchâtel, les dernières captures sont de 1928 ou 29 (gorges de l'Areuse) et 1935 (Prévoux. Le Locle). Le Dr Monnard, conservateur du Musée d'histoire naturelle de La Chaux-de-Fonds, estime que cet animal existe encore à La Brévine et au Val-de-Travers. Trois sujets du Jura vaudois, déposés au Musée de Lausanne, sont de Concoise (1935), La Praz (Orbe, nov. 1935), Mollens (17 déc. 1942). Ce dernier serait un bâtard. Dans le Jura français, le chat sauvage subsiste certainement et passe au moins momentanément sur territoire vaudois, descendant même en plaine, le long des rivières, dit-on. En 1887, il en fut encore tué six pendant l'hiver à Dardagny et Russin (canton de Genève; à une lettre du Jura).

Les derniers chats apportés à Genève de la région du Reculet avaient été victimes de la patience de trappeur du fameux Borgna, de Thoiry. Ce furent un mâle et une femelle, en avril 1909, la dernière du poids de 4 kg, un mâle en mars 1911, une femelle pleine d'un seul embryon (grossesse extraordinairement tardive), en octobre 1913. Mais il s'en est certainement tué bien d'autres. Plus récemment, un jeune mâle a été tiré, en 1923, sur le versant vaudois de la Dôle; un mâle adulte encore jeune, de 4 kg, dans les bois de Ferney et, sur le versant français de la Dôle, en 1924, un vieux mâle pris au piège, pesant également 4 kg. J'ai vu un exemplaire empaillé, tiré vers 1920, dans l'auberge de la rive française du Saut-du-Doub. En 1931, entre Gingins et Trélex, un automobiliste aperçoit, au crépuscule, un chevreuil affolé pourchassé par un chat. Son chien le chasse sur un arbre. Le 4 décembre 1933, une belle chatte est tuée au bois de Crans et le 5 déc., un mâle de 4 kg 750, tout près de là, dans les bois de Chavannes de Bogris, par M. Bory, de Mies. Un fut tué au début d'octobre 1945, sur Gex, vers 1200 m. Une belle femelle a été piégée à Lignières en 1949 par un garde-forestier qui connaissait son terrier, près de chez lui et la traquait depuis deux ans. Un mâle de 6,100 kg a été tué au-dessus de Six-Fontaines, sur les pentes boisées du Suchet (1100 m) le 23 octobre 1958.

M. Comnaud, à Croy (pied du Jura vaudois) a tué trois chats sauvages et en a les peaux (noté en 1958).

De nombreux et intéressants rapports me sont parvenus d'observateurs qui pensent avoir vu des chats sauvages, souvent sans être eux-mêmes absolument affirmatifs (Solalex, Loetsenthal, etc.).

En France, le chat sauvage était considéré comme en voie de disparition. Un peu trop vite peut-être, car en 1938, Tournemine écrivait que le prix élevé des fourrures ayant suscité de nombreux piègeurs (qui, d'ailleurs, tendent à l'importation d'animaux à fourrure plus recherchée), le chat sauvage s'est révéilé plus commun qu'on ne pensait. (Très difficile à voir, il se prend facilement au piège. Son faible odorat en serait cause). A sa connaissance, la Côte-d'Or détient le record. En effet, un amateur ayant demandé des peaux à un garde de mes amis, celui-ci en récolta, en peu de temps, 17 dans la région d'Is-sur-Tille. Il se trouve encore, entre-autres, en Lorraine, en Auvergne, dans le Languedoc et les Pyrénées.

En Allemagne, il est protégé dès avant la dernière guerre dans le Harz, il s'y est beaucoup multiplié et étend son aire. Il se trouve en Thuringe, en Rhénanie, Saxe et Bavière. En Grande-Bretagne, la dernière retraite des chats sauvages fut dans l'Inverness central et leur disparition était prophétisée. Mais pendant la guerre de 1914-18 ils se multiplièrent de façon remarquable, s'étendirent au nord et au sud et s'y maintinrent plus ou moins. Certains propriétaires écossais les protègent. Le chat sauvage n'a jamais habité l'Irlande.

Vers 1930, le professeur Bressou écrivait qu'il ne valait pas la peine de protéger le chat sauvage, l'espèce étant victime d'un facteur de dégénérescence. Peu après, on s'apercevait qu'il redevenait assez commun dans tout l'Est de la France. Que s'était-il passé? Faut-il croire avec Maurice Blanchet qu'autrefois les vieux gardes piégeaient avec passion, qu'aujourd'hui le jeune garde saute sur sa moto et va au cinéma? K. Eiberle (Lehren aus der Verbreitungsgeschichte der Mitteleuropäischen Wildkatze, Journal forster suisse, nov. 1980) pense aussi que la persécution directe est la seule cause de l'extinction de cette espèce qui

s'accomode très bien de l'état actuel du paysage. En Suisse, les mesures de protection ont été prises 40 ans trop tard. Maurice Blanchet, avec quelques autres dont moi-même, en collaboration avec des naturalistes bourguignons, avons racheté des chats capturés en France pour les relâcher en Suisse. Un premier essai eut lieu, avec la collaboration de R. Hauri, dans le district franc de l'Augstmatthorn. Il y fut lâché de 1962 à 1966, 9 chats provenant de Bourgogne, plus 10 nés au parc zoologique du Dählbölzli. Un de ces chats avait élu domicile dans le tunnel du chemin de fer du Brienzler Rothorn, où le mécanicien le faisait admirer à quelques passagers. Un chat fut retrouvé de l'autre côté du lac de Brienz.

Dans les années 70, des chats sauvages furent achetés en Bourgogne et lâchés dans un site rocheux, sec et chaud, au pied du Jura vaudois. Maurice Blanchet fut la cheville ouvrière de cette action, avec l'appui de la ligue vaudoise pour la protection de la nature. Je n'y ai pas été directement mêlé, bien que ma femme ait accompagné Maurice pour chercher un chat et le passer clandestinement. Les notes de Maurice n'ayant pas été retrouvées, je n'en parle que par ouï-dire et par les notes d'autres participants. Du 22 septembre 1974 au 7 octobre 1975, 25 chats ont été lâchés, dont 11 mâles, 10 femelles et 4 indéterminés. Les uns furent lâchés avant autorisation, d'autres non conformément aux prescriptions (quarantaine, vaccination, etc.) 4 seulement le furent selon toutes les règles, ce qui causa quelques remous.

Les chats provenaient d'une chasse ou plutôt un élevage de gibier où les «nuisibles» étaient pris dans des boîtes, pour pouvoir relâcher le gibier qui s'y prenait aussi. De nombreux chats sauvages étaient capturés et parmi eux, autant qu'on peut se fier aux déterminations des gardes (pour ma part, je leur fais assez confiance) aucun harat ni bâtarde. En hiver, les chats étaient vendus pour la fourrure, en été, jetés sur le fumier. Des chats furent revus près du lieu du lâcher mais les témoignages sont confus. Je les ai cherchés moi-même, pas très assidûment, sans succès. Un ou deux se sont installés à une quinzaine de kilomètres, dans le Gros-de-Vaud, dans un modeste massif de bois entouré de villages mais dont une partie est inexploitée et broussailleuse (J.-M. Besson, Les chats sauvages en Pays de Vaud, SOS, revue romande d'aquariophilie, Imprimerie Brun S.A. Monthey, 3<sup>e</sup> année, n° 4, pp. 5 à 7).

Le 15 mai 1978, Jean-Luc Berny voyait une oreille dépasser du trou d'un nichoir à hulottes placé à 4 m 50 sur un chêne, dans les bois de Versoix (Genève) et ne fut pas peu surpris de voir une tête de chat se montrer quelques instants. Le 21, la femelle est couchée sur le toit du nichoir avec un jeune. A la vue de l'observateur, elle saute avec son petit malgré la hauteur et disparaît. Il y avait encore deux jeunes dans le trou. La femelle a pu être photographiée. C'est un beau chat sauvage à la queue caractéristique. Il n'en a plus été revus, ni les années suivantes.

On pensa alors à un déplacement de nos chats bourguignons. Une chatte ayant été tuée non loin de là en 1933 et un mâle le jour suivant, il se peut fort bien qu'une petite population de chats ait persisté, inaperçue.

Notre expérience de l'Augstmatthorn a été critiquée du fait que le chat sauvage n'aurait jamais existé dans les Alpes, ce qui est contraire aux affirmations des anciens naturalistes. Il est néanmoins frappant que les quelques données

récentes pour la région alpine soient incertaines et que la carte publiée par K. Eiberle n'en montre aucune (la plus proche, une capture en 1891 à Seftigen, se trouve à 30 km à l'ouest de l'Augstmatthorn). Il faut remarquer que la réserve de l'Augstmatthorn, exposée en plein sud est certainement d'un climat moins rude que les plateaux bourguignons dont provenaient nos chats.

«La durée de la couverture neigeuse en hiver et les précipitations sont des facteurs environnementaux importants dont il faut tenir compte lors du choix d'éventuelles zones de réintroduction» (K. Eiberle). Il doit y avoir à ces remarques un fond de vérité. Cependant, j'ai suivi des chats et j'en ai vus à Etaules, une dizaine de km au nord de Dijon. Pendant deux ans, j'ai assez régulièrement été passer les périodes de pleine lune à étudier les sangliers en forêt de Châtillon, quelques 80 km au nord de Dijon. En hiver c'est dans la région d'Etaule que les routes étaient toujours les plus verglacées et la région de Slovénié où j'ai aussi vu des chats, est très pluvieuse.

Les chasseurs du Pays de Gex me parlent souvent de chats sauvages (et ne semblent pas penser qu'on puisse les confondre avec les chats domestiques). Ils me racontent parfois en avoir vu récemment. Ils en dérangent dans les battues aux sangliers mais ne les tirent pas pour ne pas gêner les opérations, et bien qu'ils considèrent leur destruction comme méritoire. Je n'ai pas réussi à en voir, mais j'ai suivi leurs traces qui m'ont conduit à des fissures de rochers et à ce trou rond, à la base d'une paroi, au fond d'une sorte de gorge, caché derrière les monnaies du pape et dont je parle à propos du blaireau. J'ai passé des nuits couché au haut de la paroi qui lui fait face, les pieds appuyés à une racine. J'ai essayé de voir s'ils ne se chaufferaient pas au soleil d'hiver, si je ne trouverais pas une nichée au printemps. Jacques Burnier, étant allé, vers la fin de ses études de médecine, s'aérer quelques heures au soleil et à l'abri de la bise, au haut de la paroi au trou rond, le 10 février 1935, se trouva, en se levant pour partir, nez à nez avec un chat sauvant aux subterbes yeux d'or, qui le considéra quelques secondes à 12 ou 15 m avant de s'enfuir. Et qui sait, lorsque je rôde sous le sombre couvert des sapins au tronc argenté, si un chat ne m'épie pas, tapi dans la couronne d'un grand arbre? Cette année encore, j'ai trouvé trois traces dont une toute semblable à celle d'un beau mâle envoyé de Bourgogne au Musée de Genève. Enfin, le jour suivant la dernière chute de neige sérieuse de l'année, je découvris, à la fin de la domestique, une trace de chat descendante. Elle était si pareille à une trace de chat des bois, sur laquelle elle se dirigeait. Elle hésita autour d'un petit terrier, puis aboutit à un beau terrier sous une grosse roche. Là, cinq traces de chat entraient et sortaient, parmi des traces de blaireau. Je guettaï jusqu'assez tard dans la nuit, sans résultat. Huit jours plus tard, je trouvai, parmi les traces de blaireau, une empreinte de chat. Je revins plusieurs fois à l'affût, sans même voir les blaireaux, qui y étaient certainement, et comme ce terrier est à 300 m de la ferme, je me demande encore s'il s'agissait de chats sauvages (la petitesse de la première trace pourrait indiquer une femelle). Il reste en tout cas une certaine cohabitation de chats, sauvages ou non, avec un ou des blaireaux.

En 1948.

Selon Artois (étude citée à propos du renard), les terriers de renards et de blaireaux sont très fréquemment utilisés en hiver et quelquefois lors des mises bas. Lorsque la neige tombe, les chats n'effectuent que de brèves sorties et retournent au terrier après quelques pas. Enfin, lorsque de grands chênes couverts de lierre se dressent à proximité des terriers, on trouve très fréquemment un chat à la base d'une grosse branche, dissimulé par la végétation et indifférent à la présence de l'observateur. Un mâle et une femelle ont été trouvés en même temps (par radio) sur deux arbres distants de quelques mètres. M. Frache, en Lorraine, m'a dit que les chênes fréquentés par les chats sont aussi ceux qui ont une «descendance de cime» soit des rejets le long du tronc.

La surface utilisée quotidiennement par le chat serait de 30 à 330 ha et, en une saison, de 185 à 900 ha (Artois).

Des chats ont été observés régulièrement près d'étangs où ils chassaient les grenouilles et de dépotoirs, attirés par les déchets ou les rats. Si en Lorraine, le renard ne capture pas le campagnol roussâtre, le chat les mange (Artois).

Frances Pitt en a eu en captivité mais, malgré tous ses soins, n'a jamais réussi à dépasser l'état de neutralité armée. Elle ne connaît aucun cas d'apparition et les déclare nerveux et bizarres. Toutefois, Zollinger cite deux mâlots devenus d'excellents chats de maisons, l'un d'eux se contentant de manifester son tempérament en tuant de nombreux congénères domestiques. F. Pitt en a accouplé un à une chatte domestique. Chez les hybrides, le type sauvage domine presque entièrement. Le chat sauvage aurait une tendance indubitable à la monogamie, celui de F. Pitt était très fidèle à sa chatte domestique, ce qui n'était nullement réciproque (Martin le donne comme polygame et a trouvé 17 mâles sur 20 animaux quoique, à la naissance, le nombre des mâles et femelles soit sensiblement égal). On les trouve surtout en couples; quand on rencontre une femelle, on est sûr de rencontrer bientôt un mâle et lorsqu'on trouve une portée, les parents ne sont jamais bien loin. A part ces liens de famille, ce sont des vagabonds solitaires à travers bois et collines, se reposant dans les endroits chauds et secs (souvent dans les nids de corneilles). Cependant, les auteurs les plus récents les donnent comme fidèles à leur canton, sauf au temps du rut. Haltenorth a publié en 1957 une mise au point très complète des travaux récents. Ils sont basés presque entièrement sur ses observations en captivité. Les observations en liberté sont très maigres et la première photo a été faite dans le Harz en octobre 1957. Le chat sauvage est un animal flegmatique, avec des passions violentes, irascible et capricieux. Pas très actif, ce ne serait pas un animal nocturne. Il aurait deux périodes de repos de huit heures, au milieu de la nuit et dans la matinée. Il aime se chauffer de longues heures au soleil. Par les temps froids et les grosses pluies, il peut rester des jours dans son abri, sans manger (et pour cela s'engraisse au début de l'automne). Outre le rut principal de février-mars, la femelle aurait encore une ou deux périodes de chaleurs constatées chez les chats écossais. Ces chaleurs ne dureraient que 2 à 5 jours. Mise bas fin avril-début mai, et encore juillet-août, voire décembre-mi-janvier. La nichée est déposée dans une crevasse de rochers, arbre creux, terriers, fourrés abrités du vent et de la pluie, sapins à branches traînantes, granges isolées, voire Hochsitz, sur un nid de mousse, herbe, aiguilles de pin. On n'a pas de preuve que le mâle approvisionne la nichée. L'accouplement a lieu en février-mars, la mise bas, le plus souvent en avril, est

de 3 à 6 petits, avec égalité de mâles et de femelles, restant aveugles 10 à 12 jours. Heim de Balsac a trouvé, à Buré (Lorraine) et en quinze jours, deux femelles mortes au même endroit, près d'un terrier, pendant la parturition. Un mâle immature, étranglé par un chien au Reculet le 25 octobre 1913, et apporté au Musée de Genève, avait dans l'estomac 12 sores, 5 crocides, 3 microtus et 2 évolo-mys. En Alsace, il détruit beaucoup de lapins et il est bien vu des cultivateurs. En Angleterre, les proies retrouvées le plus souvent dans ses repaires sont les grouses, lièvres variables et lapins. Klapkai a trouvé dans les estomacs, en plus de nombreuses souris, les restes de grands et de petits coqs de bruyère, martres et écurieils.

De l'étude de B. Condé, Nguyen-Thi-Thu-Cuc, F. Vaillant et P. Schauenberg (Le régime alimentaire du chat forestier (F. *Silvestris* Schr.) en France, Mammalia T. 36, n° 1, janvier 1972) portant sur l'étude du contenu stomacal de 139 chats provenant de 15 départements, pièges, tirés ou tués sur la route, il ressort des proportions suivantes: 92,1 % de campagnols (43,8 % de microtus arvalis), murinés 24,7 %, musaraignes 3,3 %, oiseaux 7,9 %, batraciens 4,5 %, insectes 2,2 %, gastéropodes 1,1 %. Les oiseaux sont mal représentés par rapport aux investigations d'autres auteurs. Ces chats ont été trouvés pour la plupart d'octobre à mars, il se pourrait que la proportion d'oiseaux augmente en été.

Il chasse volontiers à l'affût, souvent sur une branche et surprend sa proie en sautant. Il pêche aussi. En Angleterre, dit encore F. Pilt, il mène une vie très dure. Il n'est pas agressif et n'attaque qu'acculé ou blessé, ou pour défendre ses petits (ce n'est pas l'avis de tout le monde, de Brehm, par exemple). Il bluffe beaucoup, gonfle ses poils, fait des yeux flamboyants, souffle, crache. Mais il est capable d'arranger très mal le chasseur et se défend fort bien contre les chiens, ne les craint pas et marche même contre eux.

*Description d'un contact agonistique observé entre un renard et un chat forestier par E. Barbillon (extrait du mémoire de Ph. Stahl):*

« Le 3 juillet à 5 h. 20, le Renard ♂ François est observé alors qu'il chasse dans une prairie en partie fraîchement fauchée. Un chat forestier est tapi dans l'herbe dans la même prairie.

Au moment où le renard passe tout près du chat, celui-ci lui bondit dessus; une mêlée s'ensuit entre les deux animaux.

Après s'être séparés, ils s'observent quelques instants face à face en faisant le dos rond. Puis le chat bondit à nouveau vers le renard, la poursuite s'inverse et le chat s'enfuit vers un bosquet pour suivi par le renard. 5 minutes plus tard, le renard revient seul et reprend sa chasse dans la prairie ».

Au moment de remettre mon texte à l'éditeur (1948) je peux enfin dire que j'ai aperçu un chat sauvage grâce à la grande connaissance que M. Arsène Guillemin, à Villecomte (Côte-d'Or) a de ces animaux et des lieux qu'ils fréquentent. Le 29 novembre 1947, une trace dans la neige fraîche me conduisit jusqu'à un trou de rochers. Je me mis à l'affût à 2 m 50, caché dans la neige et, à 17 h. 45, le chat apparut à l'entrée du trou, entre deux quartiers de roche moussus. Il resta

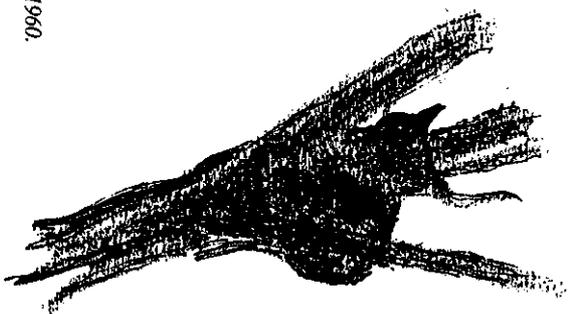


Fig. 77. *Chat sauvage. Deltblaski Pesak, 13 février 1960.*

au moins 5 minutes immobile et attentif, face à moi qui n'osais pas avaler ma salive, silhouette gris roux, tachée de clair au museau et à la gorge, oreilles longues et pointues, tournant par instant sa tête vers le haut. Il fit quelques pas le long du rocher caché malheureusement à ma vue par des branchages, puis s'élança d'un bond puissant au haut du banc de rocher, où il resta quelques instants immobile, ombre indistincte, avant de s'éloigner dans le bois. Le lendemain, il n'était pas dans le trou. M'avait-il vu sans le marquer? Avait-il trouvé, en rentrant, la place où j'étais caché (la neige trop durcie ne donnait plus de traces)? Il est plus probable qu'il change de repaire presque chaque jour (la veille nous avions déjà trouvé sa trace, une neige couvrant mal le sol m'avait conduit à un trou proche de celui où je le vis ensuite, mais je ne vis sortir qu'un lapin à 18 h., bien que j'aie guetté jusqu'à 20 h.). Les deux jours suivants, malgré des chutes de neige quotidiennes, nous ne retrouvâmes plus sa trace.

En 1953, je guettais les ours au village abandonné de Pomkve, en Slovaquie. Un chat, tout noir à contre-lune, traversa le pré. Je demandai au garde Samida si je pouvais être sûr qu'il s'agit bien d'un chat sauvage. — « Il n'y en a point d'autres ». Et les chats des villages incendiés, il y a dix ans — Il n'en reste aucun ». Il faut donc croire que renards et loups (et chats sauvages?) les ont assez rapidement éliminés. Il est vrai que Samida parlait de bâtarde, mais les chasseurs en trouvent volontiers. Le 5 octobre, Samida me conduisit à la forêt vierge. Elle se trouve sur le domaine d'un autre garde, qui se joignit à nous. Nous aperçûmes au bord d'un pré un animal roux qui me fit d'abord penser à un lièvre. Il nous voyait et se tenait curieusement ramassé, une indécise expression de crainte et

de férocité dans ses yeux verts. A ma grande colère, le second garde le tira à balles et le manqua.

En 1958, je passai un mois à chercher les chats dans la Fruska Gora (Voïvodine) et à l'extrémité des Carpates, à Vrsac. Les gardes avaient l'habitude de les chasser au terrier, mais ne s'étaient pas avisés qu'en cette fin de printemps très chaude, ils ne les fréquentaient plus. Bien qu'ayant passé la plupart de mes nuits dans la forêt et beaucoup rôdé, je n'en rencontrai point. En février 1960, je guettais les loups aux sables de Deliblat avec mon fils (v. p. 168). Nous avions choisi pour notre Hochstiz un beau paysage de grandes herbes rousses, de plaques de sable, de peupliers noirs, de grands génévriers. A la crête de la prochaine dune, l'inévitable petit bois d'acacias. Nous étions là, je crois, non pas en présence de quelques chats rescapés, mais d'une vraie population (leurs traces étaient plus nombreuses que celles des renards). Nous entendions la nuit leurs miaulements. Du 12 au 16, c'était jour et nuit leur *rraa, rraa* fort rauque, bas, cuivré. Vers 17 h, le 13, nous entendîmes des cris de chats en colère. Nous approchant, nous finîmes par découvrir un chat perché comme une grosse boule à 4-5 m sur un acacia. Imbu des histoires de chats qui se laissent approcher et tirer, j'approchai à découvert (d'autant qu'il était inutile de faire un détour). A l'instant, le chat descendit de l'arbre et disparut. Le lendemain, à midi, j'en vis un suivre une crête, s'arrêtant par moment la queue dressée. Nous entendîmes aussi un miaulement aigu, musical, fort, parfois suivi d'un *rra, rra, rra*, et un «chant» semblable à celui du maou domestique et aussi des *rraa, rraa* se transformant, toujours plus raclés, en un petit rugissement. Il y eut des traces à une vingtaine de mètres de notre poste, sans doute à des moments sombres, car nous veillions à tour de rôle, et même une crotte à 10 m derrière nous. Je cherchais à me mettre sur leur chemin, j'étudiais prudemment leurs habitudes. Trop prudemment, car brusquement, tout cessa. Je l'attribuai à la pluie. Peut-être était-ce la fin des chaleurs de la chatte, objet de tout ce tumulte, puisqu'elles durent si peu.

Ce printemps 1961, des jeunes gens du Cercle d'études ornithologiques de Bourggone ont trouvé, en cherchant les aires de faucons pèlerins, deux nichées de chats sauvages dans les parois rocheuses de combes boisées. L'une, le 12 mars, contenait 3 petits, aveugles et miaulant sans cesse (d'un ou deux jours?). C'était dans une fente de rocher large comme le bras. Profonde et obscure, à 6 m du sol, 2 m du haut de la paroi. La tanière est très propre mais à côté un gros bloc est couvert de crottes de chat. A quelque 100 m se trouvait une aire de faucon qui fut pillée (pas forcément par le chat). Le 30 mars, 5 chatons sont dans une niche rocheuse à fond plat, de 60 cm de profondeur, à 3 m du bas de la paroi. Cette niche contient quelques branches sèches, il y pousse une coronille (*Coronilla emerus*). Ils sont très petits, flasques, mais regardent et font entendre un ronronnement analogue à celui du chat domestique et un éternuement bref. Pelage gris roux rayé de noir, comme ceux de l'autre niche. L'adulte reste à 2 m puis se sauve. Bien que les jeunes aient été maniés, pour être comptés, ils sont encore à la 6. L'adulte part lorsque les observateurs arrivent à 4 m. Puis un accroissement de taille sensible des jeunes, qui restent silencieux. Je ne puis me rendre sur les lieux que le 14, ayant été absent. La niche était vide, je cherchai le long des parois et au soir, un chat sorti à 1 m de ma tête, alors que j'entreprenais de monter à un trou de rocher à 3 m du bas de la paroi. Cette fente étroite, à sol de gra-

vier, se terminait par un trou semblant trop étroit pour le passage d'un chat. Mais au-dessous, entre les tiges d'un nerprun et d'un groseillier sauvage, s'ouvrait un trou carré, anfractueux. C'est là que le chat m'apparut, de là sans doute qu'il sortait. Je constatai qu'il était revenu pendant la nuit, mais il ne reparut pas. C'est au matin seulement que je remarquai un feutrage de poils roux au fond du trou carré. M'avait-il échappé? Le chat l'avait-il tiré en sortant les petits? Ce chat, fortement teinté de roux, s'était enfui en suivant horizontalement une surface un peu moins inclinée que le reste de la paroi, mais encore bien près de la verticale. Un temps défavorable m'empêcha de revenir avant le 9 mai. Je trouvai alors une souris morte devant un trou visiblement fréquenté, sous des blocs d'éboulis au pied de la paroi. Je m'installe, bien décidé à ne quitter les lieux qu'après avoir su de quoi il retournait: c'était des renardeaux et, en deux nuits, je n'entendis rien qui put faire soupçonner des chats.

Le 19 mars 1966, Bernard Frochet et Formon trouvaient près de Vernot, au bord de la route, à 2 m 50 sur un frêne têtard un «nid» de chat avec trois jeunes. Le 21 ils y étaient encore, mais là aussi, quoique les jeunes n'aient pas été touchés, ils ont disparu après cette deuxième visite. Vers le 10 juin 1968, Formon trouvait une nichée de chat à terre dans un marais «comme un nid de busard».

Depuis, j'ai revu assez souvent des chats, un entre-autres, venant au petit jour au ruisseau qui s'écoule du lavoir de Darrois. J'y suis retourné plusieurs fois à diverses saisons, sans en revoir mais j'ai remarqué les nombreux oiseaux qui viennent y boire et je suppose que le chat les guettait. J'en ai vu à Assenoncourt, près de l'étang du Lindre, en Lorraine. Je n'ai jamais passé une semaine dans cette région, bien renseigné par M. Marcel Frache agent technique des Eaux et Forêts et ses fils, photographes animaliers, sans voir de chat. L'un d'eux, s'avançant sur un chemin, dans une partie assez claire de la forêt, sauta dans le fossé, en sortit avec un gros campagnol qu'il mangea. J'étais caché dans le fossé de l'autre côté du chemin. Continuant sa route, il arriva tout près de moi, m'aperçut et s'enfuit.

Le 5 octobre 1967 en forêt d'Arc-en-Barrois, je me rendais, de nuit, à une place de brème. Cherchant mon chemin, j'allumai une lampe de poche et vis deux yeux verts qui vinrent droit contre moi. C'était un joli chat, une chatte sans doute. Arrivée tout près, m'a-t-elle senti? elle a bondi de côté. D'autres rencontres ne m'ont pas révélé de trait de comportement digne d'être raconté.

Le 22 février 1978, dans la région de Sneznik, j'assistais au comptage des cerfs par un garde. Lorsque celui-ci ouvrit la maisonnette de nourrissage pour y prendre du maïs, un chat en sortit. Et lorsque le garde m'eut rejoint sur le Hochstiz pour attendre les cerfs, le chat revint à la partie arrière de la maisonnette qui contenait du foin. Nous sommes repartis sans le déranger aussi sommes-nous revenus le lendemain mais le chat n'y était pas. Tandis que nous attendions, entous dans le foin, le chat passa dans le ravin. Il était très gros, la trace de sa patte avant mesurait plus de 6 cm de large. Tone Simonic me dit que chacune de ces maisonnettes avait son chat, qui y chassait les souris.

K. EIBERLE, *Lehren aus der Verbreitungsgeschichte der mitteleuropäischen Wildkatze* Journal Forstler Suisse, vol. 131, n° 11, nov. 1980, pp. 965-986.

Paul SCHAUENBERG, *Éléments d'écologie du chat forestier d'Europe*, Revue d'écologie La Terre et la Vie, vol. 35, 1981, pp. 3-36. Bibliogr.

Philippe STAHL, *Le chat forestier d'Europe. Exploitation des ressources et organisation spatiale*, Thèse de l'Université de Nancy I, 1985.

### LE LYNX, *Lynx lynx* Linné 1758

pl. 31 à p. 272

Allemand: der Luchs. Anglais: Lynx. Italien: Lince, Lupo cerviero. Langues slaves: Ris.

A l'origine, régions boisées de toute l'Europe jusqu'aux Alpes et Pyrénées au sud. Aujourd'hui réduit à la Russie, Scandinavie, Pologne, Carpathes, Albanie, Grèce, Thrace; quelques rares survivants dans les Pyrénées, probablement quelques-uns encore dans les Alpes. Longueur totale 1 m à 1 m 30 dont 20 à 30 cm pour la queue, hauteur au garrot environ 60 cm. Le poids de 45 kg, donné par Gerbe, traducteur de Brehm, est excessif. Comme le fait remarquer Lavautden, il doit y avoir eu confusion entre livres françaises, prussiennes et probablement norvégiennes, ce qui ramènerait le poids à 38 kg. C'est un grand maximum, les lynx tués dans les Alpes ne dépassant guère 30 kg.

Le lynx est haut de pattes, court de tronç, avec une tête petite et la queue courte. Les oreilles sont grandes, pointues, terminées par un pinceau de poils noires raides et serrés de 5 cm, un peu plus de la moitié de la longueur de l'oreille. Des favoris, plus longs en hiver qu'en été, encadrent la face. Le pelage est long, doux, très moelleux. Adultes, en été, roux fauve clair; flancs, partie externe des pattes marquées de taches rondes foncées. Parties inférieures, face interne des cuisses gris blanchâtre à jaune pâle, parfois tachetées de gris foncé. Tour des yeux, gorge, menton blancs, comme l'intérieur des oreilles, ourlés de noir. Quelques raies longitudinales noires plus ou moins distinctes sur la face, favoris mêlés de noir et de blanc. Queue terminée de noir. Femelle plus petite, plus rougâtre, avec taches moins nettes. En hiver, pelage plus gris jaunâtre clair, les taches peuvent disparaître presque complètement. Jeunes en pelage d'été, plus foncés, taches plus nombreuses, mieux marquées, s'étendant jusque sur le dos sans jamais être noires comme chez le lynx d'Espagne. En hiver, gris brun avec taches également plus accentuées que chez les adultes.

On n'a pas assez de matériaux pour décider si les lynx du nord et des Alpes appartiennent à la même sous-espèce. Néanmoins, Lavautden estime qu'on peut toujours les distinguer, ceux du nord étant en général un peu plus grands, plus hauts sur pattes, plus roux en été et plus pâles en hiver. La fourrure d'hiver est plus fournie chez le lynx des Alpes, dont la tête paraît proportionnellement plus forte. Enfin, il semble bien qu'il en existait autrefois deux sortes en Europe centrale; Flemming, en 1719, distingue les lynx-chats, très mouchetés, à pelage moelleux et doux, de petite taille, et habitant les montagnes, et les lynx-yeux, couleur de veau mort-né unie, à pelage beaucoup moins épais, beaucoup plus grands et habitant les forêts de plaine. Lavautden voit là le témoignage de l'existence de deux types, comme il se trouve des hilottes grises et rousses dans les mêmes nichées. Avec la raréfaction de l'espèce, le type unicolore, plus fréquent en plaine, aurait à peu près disparu.



Fig. 78. *Le lapin a dû disparaître. Le lynx s'est laissé tomber sur le flanc et regarde de mon côté, sans me voir. Caño de la Raya, Coto Doñana, 15 mars 1967.*

Répandu autrefois dans toutes les contrées d'Europe, le lynx n'existait plus, en France, que dans les montagnes, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. En Allemagne, l'Électeur de Saxe, Jean-Georges I<sup>er</sup>, en aurait tué de sa main 217, de 1611 à 1655. On en abattit encore 191 de 1656 à 1680. Il a disparu définitivement de l'Allemagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Selon Bieger et Wahlström, il subsiste encore comme rarété en Prusse orientale. Dans les Alpes autrichiennes, la date de son extinction doit être fixée entre 1880 et 1900.

Les témoignages de la présence du lynx dans le Jura sont nombreux. Il semble y avoir toujours été plus rare que le chat sauvage; c'était l'inverse dans les Alpes. De 1541 à 1762, la commune de Couvet (Neuchâtel) accorda des primes pour 272 loups, 53 ours, 36 loups-cerviers (des chats sauvages seraient-ils compris sous ce nom?). En 1850, un fut tué au lieu dit Château de la Folle près du Fort de l'Écluse, par un chasseur de Collonge. Le dernier aurait été abattu vers 1885 dans les bois de Boyvard, commune de Salins, le dernier du Plateau central en